



ENTRETIEN AVEC SYLVAIN LEVEY

Journée Professionnelle Théâtre

organisée par le CRILJ Midi Pyrénées le 01-12-2016

Sylvain LEVEY est l'auteur de plusieurs pièces de théâtre pour la jeunesse dont vous retrouverez la bibliographie complète dans le dossier du CRILJ que nous vous adresserons sur demande. Plusieurs de ses pièces ont été primées et la plupart mises en scène. Sylvain LEVEY a par ailleurs collaboré avec plusieurs théâtres et compagnies. Il rencontre très fréquemment son public dans des classes mais aussi dans des médiathèques ou diverses autres structures. C'est d'ailleurs dans le cadre d'un projet partenarial alliant rencontres scolaires et rencontre professionnelle que cet entretien a pu s'organiser.

Cathy GOUZE : *Au nom du CRILJ Midi Pyrénées, je te souhaite la bienvenue à la Médiathèque de Muret pour cette Journée Professionnelle consacrée au théâtre, plus particulièrement au répertoire théâtral pour la jeunesse. Je vais démarrer par une question basique. Qu'est-ce qui t'a amené vers le théâtre d'abord, puis vers l'écriture de textes de théâtre ?*

Sylvain LEVEY : Merci aussi de m'avoir invité pour m'adresser à un public de professionnels, ce qui est pour moi plus rare que de m'adresser à un public scolaire.

Par rapport à ta question, Cathy, je dis souvent qu'un parcours d'artiste c'est un parcours de hasard. Après, il faut savoir catcher le hasard et que le hasard soit bénéfique pour soi. Donc voilà comment ça a démarré pour moi : j'ai vu une affiche dans la rue « Atelier Théâtre » dans un atelier amateur au Théâtre du Cercle à Rennes, atelier qui existe toujours d'ailleurs. Cet atelier avait lieu le vendredi à 17h 30, il était 17h 00 et il y avait 10 mn de marche pour m'y rendre, alors je suis allé y faire un tour. J'aurais très bien pu faire autre chose. Après, pourquoi être attiré par le mot théâtre plutôt que par celui de fléchettes, bowling ou quoi encore, ça c'est une autre histoire ? Peut-être que j'ai ça en moi depuis des années mais peut-être que nous l'avons tous en nous aussi. Je dis souvent aux gamins que je ne crois pas aux petites fées qui se penchent sur nos berceaux pour nous dire : toi, tu seras poète. Moi je crois qu'on est tous poètes, tous capables de poésie ou de théâtre. Peut-être aussi que je porte un certain regard sur le monde depuis que je suis petit et que cela m'a amené davantage vers le théâtre.

Je suis donc allé dans cet atelier Théâtre à Rennes et, à partir de là, s'est enclenché une suite de bonnes rencontres. Un métier d'artiste, c'est avant tout de bonnes rencontres au bon moment. Il ne faut pas prendre cette remarque pour du carriérisme, car je ne suis pas du tout carriériste, je ne calcule pas les choses mais j'ai eu peut-être la chance d'être disponible aux bonnes rencontres.

D'abord je rencontre ce premier prof de théâtre de l'atelier de Rennes qui m'amène plus sur les traces du théâtre contemporain de l'époque : Philippe MINYANA, Michel AZAMA, Noëlle RENAUDE, Bernard-Marie KOLTES ..., auteurs qui sont devenus des classiques maintenant... et moins dans le théâtre de MOLIERE, COURTELINE, FEYDEAU ... que je connais en fait très peu. Donc à l'issue des premiers cours du vendredi, je lui demande si je peux revenir le lundi, puis le mardi et le mercredi ... Dans cet atelier, je rencontre des gens qui deviendront des amis et on crée une première compagnie de théâtre professionnel, professionnel étant

un bien grand mot car on ne touche pas un sou pendant quelques années. Mais on crée des spectacles, on joue en essayant de tirer quelques subventions des pouvoirs publics pour continuer notre chemin.

Parallèlement à ce métier d'acteur qui ne me permet pas d'en vivre, je suis aussi, à l'époque, animateur de théâtre pour enfants, parce que j'aime beaucoup la transmission. Je trouve qu'elle permet de garder un cap de société qui évite de tomber dans les dérives que l'on vit aujourd'hui. Personnellement, je suis issu d'un milieu populaire, dans lequel la culture est peu présente. Je ne suis jamais allé au musée ni au théâtre avant 20 ans, l'âge où j'ai vu cette fameuse affiche. Par contre, mon père s'occupait d'un club de foot et j'ai fait du foot. Peut-être que c'est grâce au foot en fait que j'écris du théâtre aujourd'hui ! J'étais souvent sur le banc des remplaçants mais j'aimais ça parce que cela me permettait d'observer, d'être moins dans l'action. Mon père m'a transmis beaucoup de valeurs humaines à travers le football : le travail et le jeu d'équipe, l'humilité, la fraternité et même la liberté et l'égalité. Son but n'était pas véritablement de créer une élite sportive dans la perspective d'atterrir un jour au PSG mais bien de créer un esprit d'équipe, avec l'idée du dépassement pour gagner ensemble. Finalement je m'aperçois aujourd'hui que ces valeurs-là sont aussi celles du théâtre.

Ce premier prof provoque aussi des rencontres et des expériences très diverses avec des publics très divers : avocats, futurs enseignants, jeunes en difficulté ou handicapés ... En fait, ce prof me met souvent en galère mais en même temps il m'apprend mon métier d'animateur de théâtre et surtout il me permet de me poser la question de fond : ça sert à quoi le théâtre dans la vie ? Me voyant motivé, il me propose un poste d'Emploi Jeune que je refuse car j'ai alors envie de me former.

J'intègre donc le cours professionnel de l'École Charles Dullin à Paris. Je ne choisis pas ce cours par hasard car Charles DULLIN a été avec Louis JOUVET le précurseur du théâtre populaire et de la décentralisation en défendant l'idée que tout ne se passait pas ou ne devait pas se passer à Paris. Finalement ça ne se passe pas très bien dans cette école pour moi car je crois que nous n'avons pas du tout les mêmes objectifs entre élèves car la plupart souhaite se lancer dans le one-man show et moi pas du tout. Le one-man show est pour moi représentatif de la société actuelle : une prestation en solitaire, pas de dramaturgie, pas de scénographie, pas d'amour et de respect du public et surtout un certain cynisme chez la plupart de ceux qui se sont faits un nom en le pratiquant. C'est tout l'inverse que nous défendons dans notre théâtre : on a l'amour et le respect du public, on part du principe que le public est intelligent et mérite qu'on se donne les moyens de l'être aussi. Je quitte donc prématurément cette école car ça ne m'intéresse pas.

Je reviens donc au Théâtre du Cercle et je refais de l'animation pendant 2 ans dans le cadre d'un statut d'Emploi Jeune, puis j'arrête de nouveau car je suis confronté à la question du savoir-faire : en effet, j'arrivais à avoir des techniques de management en fonction du public auquel je m'adressais. Sauf que le théâtre c'est tout sauf du management ! Le théâtre c'est de l'aventure humaine et je commençais à avoir la sensation d'être trop capable. Or, il faut de la fragilité dans la vie. Je décide donc d'arrêter pour devenir écrivain.

Je voulais éviter les pastiches, je me lance donc dans des adaptations pour enfants comme ***En attendant Godot*** de Beckett. En même temps, je découvre l'écriture pour la jeunesse avec des auteurs comme Joël JOUANNEAU, Nathalie PAPIN, Philippe DORIN et je trouve ces textes géniaux car ils interrogent leurs lecteurs.

Je me souviens d'un auteur qui a été un précurseur parce qu'il remettait en cause, dans ces textes à l'adresse des jeunes, les représentations familiales. Un auteur, pour moi, c'est quelqu'un qui floute les lignes, qui se moque un peu tout en gardant du respect pour son lecteur. Les enfants, le plus souvent, apprécient ce qui bouscule un peu. J'ai donc commencé à écrire de tous petits textes dont le premier « Rollerblade » raconte l'histoire d'une petite fille qui veut des patins à roulettes pour son anniversaire et dont les parents lui offrent à la place un kit de la parfaite petite ménagère. Très court texte de 5 à 6 mn,

écrit sur un coin de table et que j'ai partagé avec des parents et des enfants qui ont pris un réel plaisir à le découvrir. Je disais aux collégiens que j'ai rencontrés ce matin que le théâtre pour la jeunesse c'était la prise de pouvoir par les enfants, pas l'enfant roi mais l'enfant qui va prendre la parole sur un plateau : je pensais à ce moment-là à une pièce un peu déjantée de Roger Vitrac **Victor et les enfants au pouvoir**.

Dans la foulée de ce petit texte très court, j'écris **Ouasmok ?** que j'envoie aux Editions Théâtrales, maison d'édition que je viens de découvrir grâce notamment aux textes de Dominique RICHARD, Suzanne LEBEAU ou Bruno CASTAN. Issu d'un milieu populaire, ne connaissant pas les arcanes de l'édition, je l'envoie par la poste mais sans illusion aucune. J'ai appris depuis que, dans le milieu des auteurs de textes de théâtre contemporain, il y a beaucoup de gens issus de milieux modestes. Cela prouve que la littérature n'est pas réservée à une élite sociale ou à une caste familiale. Quand on va dans les écoles et qu'on raconte ça aux enfants, cela ouvre des perspectives à certains.



Un jour, à ma grande surprise, je reçois un appel de l'éditrice de Théâtrales, Françoise du Chaxel, également auteure de pièces, m'informant qu'elle souhaite éditer Ouasmok ? Parallèlement j'avais envoyé le texte aux éditions La Fontaine, qui m'appelle à leur tour le lendemain pour me dire qu'ils sont intéressés par le texte. Qu'aurais-je fait si l'inverse s'était produit ? Mon parcours n'aurait sûrement pas été le même car La Fontaine est une très petite maison d'édition, avec un parcours éditorial très intéressant mais disposant de peu de moyens pour distribuer et faire connaître leurs parutions. Théâtrales a une autre envergure même si la vie d'une maison d'édition est toujours précaire, finalement. Mais les auteurs qui en font partie sont très solidaires entre eux et envers leur éditeur. Ouasmok, c'est mon tube, c'est la pièce qui m'a fait connaître, qui m'a fait monter en puissance et je n'oublierai pas que je le dois à Théâtrales.

A partir de ce moment-là, ma vie bascule un peu car on m'invite dans des salons, des conférences, on m'appelle « auteur », on me donne du travail, on me passe des commandes et c'est ainsi qu'arrive la suite : **Alice pour le moment, Cent culottes et sans papiers**, etc ... sans jamais calculer mais toujours en vivant de vrais coups de cœur, bien que je travaille souvent sur commande justement parce que je ne suis pas rentier ! La commande c'est la certitude, sans pour autant avoir l'impression de perdre son âme ni sa ligne de conduite, d'avoir un salaire, de savoir que notre pièce va être jouée mais aussi de vivre de belles aventures humaines qu'on n'aurait peut-être pas eu l'occasion de vivre sans elle. Sur une dizaine de commandes par rapport à mes quinze pièces, il y en a une seule qui s'est mal passée avec la compagnie : Cent culottes et sans papiers. Le reste du temps, ce sont de bons souvenirs avec des gens que je côtoie toujours.

J'ai eu donc envie de continuer avec cette maison d'édition car c'est une maison d'édition militante : son directeur n'est toujours pas payé par la maison d'édition, il est parallèlement prof à la fac de St Cloud en Métiers du Livre, et passe de nombreuses heures par semaine sur la maison d'édition. Ce sont des fous furieux des mots, de la transmission, de la poésie ... et ils se défoncent pour que cela existe.

Cathy GOUZE : Tu écris aussi du théâtre tout public.

Sylvain LEVEY : Oui, effectivement j'écris aussi du théâtre adulte mais je précise que le théâtre jeunesse c'est un théâtre qui s'intéresse aussi aux adultes. Tout comme l'album jeunesse d'ailleurs, même si je ne connais pas trop ce milieu car on ne se côtoie pas trop, du fait que je ne fais que quelques petits salons et qu'on ne travaille pas de la même façon. Quand je lis à ma fille l'album « Le chevalier de ventre à terre » de Pierre BACHELET, j'y trouve toujours du plaisir : je trouve ça fin, drôle. Les illustrations sont super, on peut le regarder dix fois sans jamais voir la même chose. Ma fille y voit des choses et moi, j'y vois d'autres choses

avec mes références d'adultes. Ce qui fait un bon album comme une bonne pièce de théâtre jeunesse, c'est quand on peut voir et comprendre l'histoire différemment suivant son âge, sa culture. Pour moi, le théâtre jeunesse, ça veut rien dire car les adultes peuvent les lire, s'en emparer, on peut le lire en famille : on devrait plutôt appeler ça du théâtre familial. Ça peut se lire à plusieurs voix au moment du coucher, c'est un outil de lien familial.

Ce qui n'est vrai pour l'inverse : j'écris des textes pour adultes qui sont mis en scène et quand il y a dans la salle des enfants d'une dizaine d'années, ça me gêne car ils n'ont pas la maturité pour encaisser. La principale différence entre le théâtre jeunesse et le théâtre adulte, c'est la question de l'espoir. On peut parler de tout aux enfants mais ce qui est important c'est la façon dont on en parle, c'est proposer des ouvertures, même si on peut laisser des zones d'ombre. Dans **Alice pour le moment**, certains trouvent la fin heureuse car Alice s'est intégrée. Oui effectivement Alice s'est intégrée au monde du travail mais est-ce pour cela une fin heureuse ? D'autres pensent au contraire que c'est une fin triste parce qu'ils auraient préféré qu'Alice continue de vivre une existence plus libre, plus bohème. Moi, j'aime bien laisser des portes ouvertes. Il ne s'agit pas de dire aux enfants que tout va bien dans le meilleur des mondes car ce serait leur mentir mais il faut toujours leur donner envie d'être debout, leur laisser une note d'espoir, leur proposer ce que j'appelle des «courants d'air».

Je me donne trois mots quand j'écris pour la jeunesse : BEAU car je trouve qu'on les prive souvent du beau pour des questions mercantiles et parce que le beau est plus exigeant, DRÔLE car je pense que ce n'est pas parce qu'on parle de choses sérieuses qu'on doit en oublier la petite touche d'humour pour que l'enfant s'amuse, ait envie de continuer la lecture. Enfin, il faut que CA QUESTIONNE pour amener l'enfant à se poser la question Et moi, j'aurais fait quoi là-dedans ? Comment j'aurais procédé si j'avais été le personnage ?

Quand je travaille pour des enfants, il faut vraiment qu'il y ait une porte de sortie possible, qu'on puisse croire en l'humain. Quand je travaille pour des adultes, je peux me permettre de proposer des choses plus nihilistes, de montrer le monde tel qu'il est dans sa violence ordinaire. Ces textes plus noirs vont peut-être permettre à des adultes de se reconnaître.

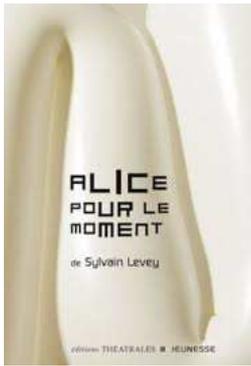
Nous les auteurs, nous ne sommes ni des pédagogues, ni des philosophes, ni des psychothérapeutes..., nous n'avons pas de message à adresser. Moi, je donne juste une image du monde et ensuite le lecteur en fait ce qu'il veut. Si je peux donner une image, je choisirai celle de l'autoroute qui est droite et où on peut circuler vite mais il y a aussi les chemins de traverse, plus tortueux mais qui permettent de provoquer davantage de rencontres. C'est ça le métier d'auteur, proposer des chemins et pas un seul.

Cathy GOUZE : Avant de vous proposer la lecture d'extraits de la trilogie Ouasmok ?, Alice pour le moment et Lys Martagon, pourrais-tu nous faire un petit argument très bref sur Ouasmok ?

Sylvain LEVEY : Ouasmok ?, c'est mon premier livre, on se pose pas trop de question pour le premier, c'est ensuite que les choses deviennent plus difficiles. Ouasmok ?, c'est mon petit truc à moi, j'ai toujours autant de plaisir à l'entendre, à le voir jouer.

LECTURE 1 : Scène d'introduction de *Ouasmok* ?

Dialogue entre les deux personnages principaux



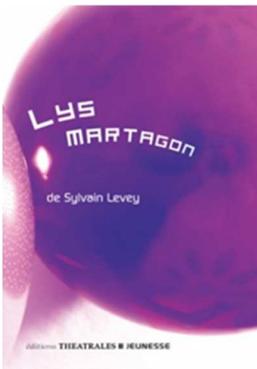
Cathy GOUZE : Avant d'enchaîner sur le prochain extrait, peux-tu nous dire un petit mot sur Alice pour le moment ?

Sylvain LEVEY : Alice c'est avant tout une très belle aventure humaine avec une compagnie de Bourgoin-Jallieu ; au départ c'était une pièce pour 50 habitants de cette ville, puis j'en ai fait un livre et la compagnie l'a montée. C'est un texte qui est à la frontière du roman, j'en garde le souvenir d'un très beau moment d'écriture.

LECTURE 2 : début de la pièce Alice pour le moment intitulée : Dans le sens contraire au sens du vent (monologue d'Alice puis dialogue entre Alice et sa mère)

Sylvain LEVEY : C'est un bon choix de lecture. Cette pièce raconte l'histoire d'une jeune chilienne qui arrive en France en 1973 après le coup d'état de Pinochet. Il a été lu à de nombreuses reprises auprès de primo-arrivants du monde entier qui se reconnaissent dans le personnage et l'histoire d'Alice : il y a un effet miroir. Parallèlement pendant la tournée, il y a des gens qui venaient voir les comédiens en leur racontant qu'ils avaient eux-mêmes hébergé des chiliens à la même époque. Cela illustre ce que je disais tout à l'heure, c'est que chacun va avoir sa lecture, son interprétation de la pièce.

Cathy GOUZE : Un petit mot sur Lys Martagon ?



Sylvain LEVEY : Lys Martagon, au départ, c'était juste l'écriture d'une scène pour un cadeau de départ à la retraite de Geneviève LEFORT, responsable de l'Espace 600 à Grenoble, qui est un lieu formidable immergé dans une cité. On était plusieurs auteurs à lui avoir préparé une petite scène. J'ai relu le texte, j'ai écrit une deuxième scène et de fil en aiguille ça a donné ce texte qui est, pour moi, le texte que je qualifierai de plus gonflé. Là je voulais qu'il y ait beaucoup de mots parce que je trouve qu'on prive de beauté mais on prive aussi de vocabulaire. Je pense que cela arrange beaucoup de monde que les gens disposent de peu de vocabulaire parce qu'ainsi ils sont moins armés en mots pour défendre une pensée. Donc j'ai eu une période où j'ai voulu un peu assommer les jeunes de mots.

Un petit gamin de banlieue a dit d'ailleurs un jour au Théâtre Gérard Philipe, après un long monologue de fin de la comédienne : « Oh elle parle trop, elle m'a tué ! » Il était complètement épuisé de mots, comme une surdose de mots. Moi, je trouve important de leur donner des mots pour pouvoir se défendre. J'aime profondément ce texte.

Lecture aléatoire de passages de Lys Martagon

Cathy GOUZE : Je voulais juste, pour clore sur cette trilogie, faire une petite citation. A la fin de la pièce, tu dis : Lys, Alice et Léa, [les trois protagonistes féminines des 3 pièces] mes trois muses, mes trois amours, mes trois guerrières. Je te le dis à voix basse, dans le creux de l'oreille, ces trois textes forment mon auto-portrait ». Est-ce que tu peux nous expliquer un petit peu ?

Sylvain LEVEY : Cette réflexion est venue au cours de l'écriture. L'écriture ce n'est pas qu'intellectuel, c'est avant tout charnel. Moi je me revendique intellectuel par rapport à la médiocrité qui a pris le pouvoir partout. Donc je pense que c'est important de revendiquer, d'assumer et de prôner son intellectualité pour ne pas être envahi par la médiocrité au pouvoir, pas simplement politique mais aussi médiatique.

Donc l'écriture c'est avant tout charnel, je n'ai pas réfléchi à l'avance à ce que je voulais dire dans ce triptyque. C'est au fur et à mesure de son écriture que je me suis rendu compte que ces trois personnages en fait se répondent. Surtout Lys Martagon répond aux deux autres. Elle est plus âgée puisqu'elle a 17 ans,

Léa a 11 ans et Alice 14. Lys répond à des questions que, plus jeune, elle se posait et que se posent les deux autres. Dans ces textes, il y a beaucoup de choses personnages en fait et j'ai trouvé intéressant que, moi garçon, j'écrive mon autoportrait à travers les personnages de ces trois jeunes filles. Sans prétention aucune, les écrivains sont un peu des chamans, ils sentent le vent venir... je devais voir venir les discours sur le genre qui ont occupé les médias il y a peu. Je disais qu'il fallait flouter les lignes et je l'ai fait en faisant un auto-portrait à travers l'histoire de 3 jeunes filles. Quand je rencontre des gamins, je leur dis souvent que je me sens bien homme mais que je m'autorise des attitudes jugées féminines comme pleurer par exemple. Je vis en couple, j'ai deux enfants... la famille classique, quoi ! L'écrivain est celui qui rétablit des justices donc je trouvais intéressant de mettre en avant des personnages féminins pour donner du boulot à des comédiennes. Car ce milieu du théâtre n'est pas exempt de discriminations : il y a ainsi bien moins de rôles féminins que de rôles masculins. Les actrices ont globalement une « carrière » moins longue et ont du mal à conjuguer vie personnelle et vie professionnelle. Il me semblait intéressant aussi à travers cette trilogie de mettre en lumière ces personnages de gamines révoltées qui remettent en cause le système. Les jeunes filles se reconnaissent d'ailleurs dans ces trois personnages, surtout dans Léa d'ailleurs.

Ouasmok ?, même si je l'aime beaucoup parce qu'il est très drôle, très frais, n'est pas le texte le plus novateur de la trilogie : il est finalement très classique avec des scènes qui se succèdent, un début, un milieu et une fin. *Lys Martagon* et *Alice pour le moment* sont pour moi des textes plus poussés, plus intéressants au niveau de la dramaturgie, de ce qu'ils racontent. Mais je dois reconnaître qu'avec les gamins, *Ouasmok ?* Ça marche à fond. Voilà l'histoire de ce triptyque et j'aimerais un jour le donner à un metteur en scène pour qu'il monte à la suite et qu'en tant que spectateur, on puisse voir ce parcours autour de ces 3 pièces sur un week-end par exemple. J'aime bien qu'on ait cette idée de continuité dans un parcours d'auteur. Ce qui est paradoxal car j'ai mis longtemps à accepter qu'on parle de mes textes comme d'une œuvre. Ça ne fait que trois ans que j'accepte cette idée car je reconnais qu'il y a une cohérence d'un texte à l'autre. Un bon auteur pour moi c'est quelqu'un qui n'a pas écrit que des bons textes, mais qui a une cohérence, qui ne fait pas que du buzz, qui déplie sur du long terme. La beauté du métier d'écrivain, c'est qu'on laisse des traces dans le temps. Je trouve cette idée de « transgénération » très jolie.

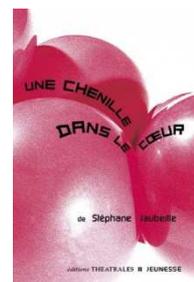
Cathy GOUZE : Tu nous as séduits par tes propos et donner sûrement envie de lire du théâtre. Mais reste la question qu'on a abordée en fin de matinée : que l'on soit bibliothécaire, enseignant ou animateur, comment on fait pour faire découvrir aux jeunes cette littérature qui n'est pas encore très connue? Ce matin, nous avons parlé de l'intérêt de la lecture à haute voix, de faire entendre ces textes. On voudrait maintenant t'interroger car on sait que tu as une grande pratique d'ateliers en classe ou en bibliothèque. Raconte-nous !

Sylvain LEVEY : Ces livres-là sont lus ... essentiellement par des prescripteurs au sens large, enseignants, personnels de médiathèques mais aussi directeurs de théâtre. Quand une tournée d'une pièce s'achève, on s'aperçoit bien sûr que les ventes augmentent. Par exemple *Ouasmok ?* a 13 ans et on doit en être à 15000 exemplaires. Mon éditeur tire à 4000 exemplaires et souvent fait des retirages. Donc il y a des lecteurs mais ce sont des lecteurs assez ciblés et les achats sont souvent consécutifs au fait d'être allés voir la pièce. Puis les jeunes parfois continuent le chemin, deviennent curieux et lisent les autres pièces de l'auteur et ça s'engage comme ça. Mais c'est vrai qu'en bibliothèque, conseiller ce type de livre c'est pour le professionnel une prise de risque car la couverture elle est sympa, jolie, mais c'est pas sexy quand même ! Quand je suis sur un salon et que je vois à côté de moi des illustrateurs qui font des grandes dédicaces avec des super dessins, eh bien, nous à côté on se sent un peu petit. Le gars qui passe et qui voit mes livres, il va se dire : celui-là il s'est pas trop foulé ! Plus sérieusement, le théâtre c'est de la littérature sans images. Le slogan de mon éditeur c'est : **Le théâtre, ça se lit aussi**. Sa théorie c'est de dire qu'il ne veut pas qu'il y ait d'illustration pour décrire les personnages. Il veut que le lecteur garde toute sa liberté d'interprétation. Il souhaite aussi que le prix d'achat ne soit pas élevé et que le format permette de le glisser dans une poche.

Car cela permet à la récré par exemple de le sortir et d'improviser une petite scène. Donc le texte théâtral gagne à être lu à haute voix pour prendre tout son sens. Mais cela n'empêche pas la lecture en solitaire comme toute autre forme de texte, roman ou BD.

Lire du théâtre, ça s'apprend, c'est une spécialisation dans notre métier de lecteur. Je crois que la question de la médiation du texte théâtral c'est de dépasser ce mot qui fait peur « contemporain ». Théâtre ça passe encore mais contemporain ça renvoie à l'image de l'artiste contemporain dont on ne comprend pas le tableau. Le mot contemporain ne doit pas nous faire peur ; devant un tableau contemporain, on peut justement comprendre ce qu'on veut, on peut se faire son propre chemin. Pour le théâtre contemporain, c'est pareil, c'est un texte qui raconte une histoire.

Quand on prend le texte de Jaubertie, *Une chenille dans le cœur*, c'est un vrai conte pour enfants qui raconte l'histoire d'une petite fille qui a un gros problème de dos. Son père bûcheron coupe des arbres pour lui fabriquer un corset. Tous les ingrédients du conte y sont. D'ailleurs, les contes ne sont pas des lectures simples : ils sont souvent violents, moralisateurs, il y a toujours des morts et, franchement, je trouve que nous, auteurs de théâtre, on est souvent plus positifs !



Il faut donc s'autoriser soi-même à lire des textes de théâtre et la lecture va s'avérer plus simple qu'on ne le pense. Après, comment motiver des gamins pour leur faire lire du théâtre ? Je pense qu'il faut mettre en mouvement. Je veux dire qu'une fois qu'ils l'auront lu avec d'autres, en se déplaçant, en modifiant leur voix ..., le pas sera fait. Vous pouvez jouer le rôle du metteur en scène en leur faisant des propositions pour faire évoluer la lecture. Vous pouvez vous-même lire la scène seul ou à deux comme cela vient d'être fait par Cathy et Daniel à un groupe de gamins et vous verrez que tout à coup ça s'éclaire dans leur tête. Ils s'aperçoivent que ces textes sont les miroirs du monde, qu'ils racontent leur réalité quotidienne. Il faut donc s'autoriser à faire des choses simples avec les gamins et ne pas avoir en tête des scénographies énormes qui ne peuvent être l'apanage que de professionnels. Moi, quand j'interviens dans les écoles, je refuse d'emblée les gros projets parce que, la plupart du temps, les enfants travaillent dans des conditions que n'importe quel acteur refuserait. On leur demande de monter sur une scène complètement disproportionnée par rapport à leur taille, on leur demande de hurler ... Il faut au contraire privilégier les choses simples, plus humaines, des petites lectures, des petites mises en espaces devant un petit parterre de spectateurs. Un pupitre, une chaise, une table ça suffit largement pour mettre la situation en jeu : il faut faire confiance aux mots, il suffit d'être le vecteur de ces mots, d'être les passeurs de ce que nous, auteurs, avons voulu raconter. Si on veut devenir passeur de lectures théâtrales, mieux vaut organiser des lectures régulières courtes d'une trentaine de minutes. Ouasmok en lecture simple c'est 20 mn alors qu'en spectacle c'est 1 heure. Mieux vaut donc prévoir des soirées à thème où seront lus plusieurs extraits de pièces qui peuvent se répondre même si elles ne sont pas du même auteur. On se crée progressivement son propre réseau d'une centaine de pièces que les gamins pourront rencontrer dans leur parcours d'élève ou de lecteur de bibliothèque.

Il ne faut pas non plus hésiter à s'adresser aux éditeurs de théâtre qui n'hésitent pas à se déplacer pour parler de leurs collections. Vous avez la chance d'avoir dans votre région Occitanie une maison d'édition **Espaces 34** qui n'hésitera pas à venir vous parler de ses livres, de ses auteurs. Les auteurs aussi n'hésitent pas à venir à la rencontre de leur public, ils aiment travailler avec les enfants, leur proposer des ateliers sur une journée ou deux.

Il me semble que dans l'Education Nationale, on devrait faire l'inverse de ce qu'on propose aujourd'hui. On devrait commencer par leur proposer du théâtre contemporain qui parle aux jeunes, plutôt que de leur imposer du Molière qui n'est pas adapté à un jeune de 12 ans : la langue est difficilement compréhensible.

Cela ne veut pas dire pour autant que nous devons adapter notre écriture aux enfants, nous avons notre propre grammaire d'écriture : on n'est pas là pour coller à leur réalité, au contraire, on doit décaler de cette réalité.

Cathy GOUZE : Dans l'Education Nationale, cela commence à changer depuis quelques années puisqu'il existe des listes de préconisations avec de plus en plus de textes de théâtre contemporain. Je pense d'ailleurs que Ouasmok ? en fait partie depuis la dernière actualisation.

Sylvain LEVEY : Ça risque de ne pas durer puisqu'on est de plus en plus soumis à la censure et que les textes de théâtre traitent de thèmes forts. Moi il me semble qu'il vaut mieux commencer par leur faire découvrir des auteurs d'aujourd'hui qui parlent des problématiques d'aujourd'hui. Ces auteurs ont leur écriture mais se sont aussi nourris de tous les grands auteurs comme Molière bien sûr, mais aussi Brecht, Beckett, Ionesco et tant d'autres. Cela permettrait aux jeunes de faire des ponts entre ce théâtre contemporain et le théâtre qu'on dit classique.



Je m'adresse pour terminer aux bibliothécaires. Quand vous avez des jeunes avec qui vous entretenez des relations régulières, lisez leur juste 1 ou 2 mn de *Ouasmok ?* ou du *Journal de Grosse Patate* et vous verrez que cela suffit pour qu'il emprunte le livre. Et quand ils reviennent avec leur livre, vous leur proposez d'autres titres. Il faut démarrer avec des textes sûrs qui ont fait leur preuve auprès de ce public puis s'aventurer ensuite vers d'autres textes.

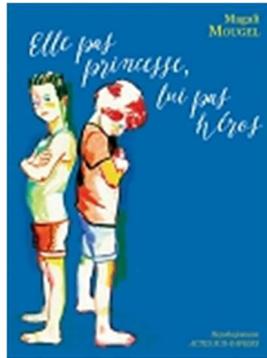
Cathy GOUZE : Je voudrais que tu nous parles de la Journée Nationale du 1^{er} Juin dont tu vas être le parrain cette année.

Sylvain LEVEY : Il y a effectivement une initiative qui existe depuis 3 ans qui s'appelle **Le 1^{er} Juin des écritures théâtrales pour la jeunesse** qui a été créée par une association Scènes d'Enfance soutenue par le Ministère de la Culture. Depuis 3 ans il y a donc une Journée nationale avec chaque année un nouveau parrain. La 1^{ère} année c'était Philippe DORIN, l'année dernière c'était Dominique PAQUET et cette année c'est moi. Chaque 1^{er} Juin, il y a donc partout en France des initiatives qui ont démarré petit mais qui commencent à prendre de l'ampleur. Le rôle du parrain c'est de donner une ligne artistique à la Journée. Philippe DORIN avait axé sur les auteurs et moi j'ai choisi d'axer sur l'enfant, c'est-à-dire de retrouver l'enfant au centre des lectures, de retrouver l'enfant lecteur donc pour moi l'enfant citoyen.

Donc, j'ai mis au point un petit protocole pour guider les personnes qui souhaiteraient s'investir dans cette journée. Ce petit protocole je pourrai vous l'envoyer quand je l'aurai écrit, mais je peux déjà vous en dire un mot. L'idée est de choisir un texte ou des extraits de texte qui durent une dizaine de minutes : on essaie de trouver une dizaine de gamins qu'on embarque dans l'aventure. Ça va leur prendre quelques heures où on va travailler le texte avec eux pour qu'ils se l'approprient sans pour autant le connaître par cœur. Il vont ensuite le lire le 1^{er} Juin pendant environ 10 mn avec juste un pupitre devant un petit auditoire pour partager les mots, l'histoire, les émotions qui s'en dégagent. Cette lecture peut être reproduite 2 à 3 fois dans la journée par le même groupe ou des groupes différents à la médiathèque ou dans tout autre lieu. L'idée, si les parents nous y autorisent, c'est de filmer un bout de la lecture pour laisser une trace et que toutes ces petites initiatives soient regroupées sur un blog où serait regroupé tout ce qu'il s'est passé en France pendant cette journée. C'est une sorte de Fête de la Musique sauf que c'est une Fête des Mots, une Fête du Théâtre. C'est l'idée que chacun dans son coin fasse un petit évènement tout en sachant que dans le même temps ailleurs en France d'autres initiatives de ce type ont lieu.



J'ai associé 3 auteurs que je vous conseille fortement : Sandrine ROCHE qui a écrit notamment *Ravie*, une sorte de revisitation de La chèvre de Mr Seguin, Magali MOUGEL qui édite à Espaces 34 et qui a écrit *Elle, pas princesse, lui pas héros* dont vous devinez aisément le thème d'actualité et Wajdi Mouawad, auteur de pas mal de pièces chez Actes Sud et directeur du Théâtre National de la Colline, un des plus grands théâtres en France.



Je vais leur demander d'écrire un petit texte qui servira d'ouverture. On demandera aux enfants, avant de se lancer dans la lecture de l'extrait choisi, de lire ce petit texte d'une dizaine de lignes qui expliquera ce que c'est que le théâtre jeunesse, pourquoi cette journée et pourquoi ça se passe partout en France.

Donc vous êtes les bienvenus pour participer à cette fête qui, cette année, sera un jeudi : ça ne coûte rien, ça demande pas beaucoup d'énergie et ça permet de fédérer des gens sur un petit moment de la journée ou de la soirée.

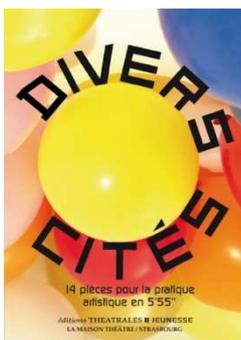
Le principal c'est de respecter l'enfant. Moi j'adore travailler avec tous ces enfants si différents qui grandissent dans des milieux si différents et qui, tout modestement et tranquillement, lisent leur texte sans fioritures ni décors. C'est toujours magique. Les enfants sont toujours beaux quand ils lisent. Il faut juste respecter là où ils en sont, c'est-à-dire que, dans un groupe de 10 enfants, certains vont vouloir participer spontanément, d'autres seront plus réticents pour diverses raisons : difficultés de lecture, rapport au livre... Il faut trouver à chacun la bonne place en prenant tous ces éléments en compte. Le principal c'est que cette expérience pousse chacun vers l'avant, que ce soit une belle aventure humaine. On peut aussi lire avec eux car cela crée de la connivence. Si on a vraiment des difficultés à trouver des enfants, on peut constituer un groupe mixte adultes-enfants mais je suis sûr que cela ne sera pas le cas !

Dans la salle : Vous parliez en début de rencontre que vous travailliez sur commande. Est-ce que vous pourriez nous dire comment ça se passe ?

Sylvain LEVEY : Les meilleures commandes, c'est évidemment quand nous ne sommes pas considérés comme des prestataires de service, que nous ne sommes pas « la plume de »... C'est quand nous sommes assez libres : on nous expose juste un sujet. Dans le cas **d'Alice pour le moment**, il y avait tout un projet autour d'Alice au Pays des Merveilles. On m'a juste donné 3 mots clefs : errance, adolescence et la contrainte qu'un des personnages s'appelle Alice en référence au projet de territoire. Dans Costa le Rouge, il s'agit d'une commande du Conseil Général de la Seine Saint-Denis qui voulait que je travaille sur le thème de la banlieue. Ils m'ont fait visiter toute la Seine St Denis et j'ai atterri à Aulnay sous Bois. Au milieu des périphs, autoroutes, routes qui se croisent dans tous les sens, il y a une ferme. Ça m'a complètement intrigué cette ferme au milieu de tout ça. Ils auraient peut-être voulu que je parle des voitures qui brûlent, des deals, ... mais moi ce n'était pas ça que je voulais écrire. Ils m'ont laissé complètement libres. Pour **Lys Martagon**, la personne m'a juste dit : « Tu viens en résidence, tu as carte blanche ... ».

Les contraintes, auxquelles nous sommes soumis, sont plutôt des contraintes de production, des dates butoir. Il faut savoir que, pour un metteur en scène, avant de pouvoir proposer la pièce sur une tournée, c'est 3 ans de travail. Le texte doit évidemment arriver avant car il constitue un déclencheur pour les demandes de soutien financier, la réflexion sur la scénographie ... La seconde contrainte est une contrainte d'économie car on ne doit pas écrire une pièce pour 40 acteurs. Par contre le même acteur peut jouer plusieurs rôles de la pièce. Sur **Folkestone**, la metteure en scène m'avait demandé d'écrire une histoire d'amour, de parler de l'homosexualité. Ça m'intéressait en tant qu'hétérosexuel d'écrire sur ce sujet et de pouvoir débattre avec les enfants ensuite de la liberté de s'aimer comme on veut, sans contraintes morales.

La commande, pour moi, doit correspondre à des envies du moment. L'avantage des commandes, c'est d'avoir des contraintes qui nous poussent à écrire car on a besoin de ça parfois pour avancer. On se rend compte en tant qu'auteurs qu'on écrit souvent tous sur les mêmes sujets en même temps non par effet de mode mais parce que nous sommes des éponges, des miroirs de notre société : ainsi on a beaucoup écrit sur la souffrance au travail, sur le genre, sur les questions d'environnement. Peu d'écrits par contre sur la question du fondamentalisme religieux et du terrorisme car ce sont des sujets difficiles à aborder. Il ne faut pas être démonstratif, vouloir donner des leçons de vie, simplement aborder la question de manière détournée pour permettre la réflexion. On ne va pas être en manque de sujets de société à aborder dans les prochaines années : notre rôle c'est de questionner.



Cathy GOUZE : *S'il n'y a pas d'autres questions de la salle, tu avais dit que tu terminerais en lisant un petit bout de Divers-cités, 14 pièces pour la pratique artistique en 5'55''...*

Sylvain LEVEY : Oui, ça c'est un projet collectif des Editions Théâtrales qui s'adresse plutôt à des ados, projet dans lequel nous étions très libres. La contrainte était que la lecture de chaque pièce dure 5'55''. Il y a 11 auteurs très différents qui ont collaboré ... ce qui a donné des textes très différents, tantôt graves, tantôt jubilatoires qui interrogent notre société.

Dans ce genre de demandes, on ne met pas toute son âme, c'est à peu près un mois de travail. Par rapport à une pièce qui demande en moyenne un an de travail. Moi, j'avais envie d'écrire sur la question de la connexion des jeunes aux réseaux sociaux, les faire réfléchir sur cette addiction, sans pour autant leur donner des leçons, donc en introduisant beaucoup d'humour.

LECTURE PAR SYLVAIN LEVEY

Pschitt !

LE 1^{ER}
JUIN
DES ÉCRITURES
THÉÂTRALES JEUNESSE

Propos retranscrits par Martine ABADIA